

Faut-il nourrir les oiseaux ?

Nourrir les oiseaux dans son jardin et les observer procurent un plaisir étonnant, c'est en soi une expérience puissante d'une autre réalité. Pour des millions de personnes vivant dans un environnement urbain, voir des oiseaux à la mangeoire représente un des derniers liens avec la nature. C'est aussi une voie d'accès à ses nombreux bienfaits psychologiques ainsi qu'un début de sensibilisation à sa protection, localement et globalement.

La pratique du nourrissage est particulièrement répandue dans les pays anglo-saxons. Au Royaume-Uni (DAVIES *et al.*, 2012), 64 % des ménages fournissent aux oiseaux des jardins une alimentation complémentaire abondante : cette proportion atteint 43 % aux États-Unis (MARTINSON & FLASPOHLER, 2003). Toujours en Grande-Bretagne, les ménages offriraient assez pour nourrir environ 196 millions d'oiseaux, ce qui dépasse de loin la population totale des nombreuses espèces communes des jardins (ORROS & FELLOWES, 2015a).

Il est probable que cette habitude continue à se répandre et à s'amplifier en Europe. S'y ajoute une nouvelle tendance à nourrir toute l'année. Devant un phénomène d'une telle ampleur, l'évaluation des impacts réels sur l'avifaune est nécessaire. À cet égard, les études se multiplient et leurs conclusions se précisent, apportant de plus en plus de nuances au débat. Quelle est la balance globale du nourrissage ? En définitive, faut-il nourrir les oiseaux ?

Condition physique des oiseaux

Il est établi depuis longtemps que la disponibilité en ressources alimentaires est un des

facteurs principaux de régulation des populations animales. Il s'agit également d'un puissant levier de l'évolution adaptative des espèces. Assez étonnamment, les études permettant d'évaluer l'impact des mangeoires sur la condition physique des oiseaux dans la nature ne sont pas si nombreuses. Toutefois, on a pu mettre en évidence, comme pour d'autres apports artificiels de nourriture par l'homme, que certaines espèces tirent effectivement profit de la mise à disposition de stations de nourrissage (ORO *et al.*, 2013). Par exemple, une étude sur les oiseaux forestiers dans l'Ohio montre que la condition physique s'améliore chez des oiseaux forestiers fréquentant des mangeoires et la croissance des plumes est accélérée (GRUBB & CIMPRICH, 1990). Toujours en Amérique du Nord, les Mésanges à tête noire *Poecile atricapillus* qui fréquentent assidument les mangeoires ont une masse corporelle plus élevée et une meilleure survie hivernale que leurs congénères qui n'ont pas accès à ce type de ressources (BRITTINGHAM & TEMPLE, 1988).

La qualité de la nourriture doit toutefois être prise en compte et les risques de malnutrition existent aussi : une expérience en Australie a montré que les Cassicans fluteurs *Gymnorhina tibicen* présentaient un taux de cholestérol sanguin plus important quand des aliments pour chiens leur étaient fournis (ISHIGAME *et al.*, 2006). La malbouffe canine reportée sur nos amis ailés en quelque sorte !

Le comportement est aussi affecté...

Nourrir les oiseaux aux mangeoires modifie certains traits de leur comportement et notamment le chant. Plusieurs espèces, dont le Merle noir *Turdus merula*, chantent plus tôt lors

du chorus matinal lorsqu'ils sont nourris ; leur activité vocale est également plus intense en fin de journée, ce qui peut traduire un stress territorial accru (BARNETT & BRISKIE, 2007 ; GRAVA *et al.*, 2009 ; BOSSE *et al.*, 2017). En effet, les espèces territoriales sont sur-sollicitées, les interactions agressives augmentent et la concentration anormale de nourriture en un lieu favorise également les individus agressifs.

Des hiérarchies de dominance existent en ce qui concerne l'âge, le sexe et la taille corporelle relative, où respectivement les individus plus âgés, mâles et de grande taille dominent généralement chaque classe démographique (GARNETT, 1981 ; NILSSON & SMITH, 1988 ; SANDELL & SMITH, 1991) ; chaque individu, au sein d'une même espèce, n'est pas égal face à une mangeoire bien fréquentée et à un flux incessant d'oiseaux, ce qui n'arrive pas en condition naturelle où les ressources alimentaires sont dispersées. Dans une étude suisse, les mâles de Mésanges charbonnières *Parus major* nourris cinq semaines avant la période de reproduction débutaient, à l'inverse des Merles noirs, leur chant plus tard dans la journée, ce qui pourrait affecter la chance de former des couples (SAGGESE *et al.*, 2010). Ceci démontre que le nourrissage peut induire des changements comportementaux qui persistent dans le temps. Afin de réduire la compétition inter- et intraspécifique, on peut encourager le public à mettre la nourriture à disposition par petites quantités à plusieurs endroits du jardin, bien espacés.

Par ailleurs, un apport en protéines, par exemple sous forme d'insectes lyophilisés (vers de farine), en hiver constitue un signal biologique inapproprié pour les oiseaux en déclenchant des comportements reproducteurs trop précoces (Turrian, BirdLife Suisse, RTS 2020). Il faut donc éviter de recourir à ce type d'aliments en hiver. Un bon réflexe est d'ailleurs de ne fournir aux

oiseaux que ce qu'ils sont susceptibles de trouver eux-mêmes dans la nature et bannir certains produits commerciaux, notamment les « pains pour oiseaux insectivores » qui additionnent les désavantages des graisses et des protéines.

Le nourrissage à profusion peut modifier l'évolution des espèces

On sait depuis longtemps que le nourrissage intensif à grande échelle peut favoriser l'hivernage d'espèces normalement migratrices. L'exemple le plus répandu est celui des Fauvettes à tête noire *Sylvia atricapilla* hivernant en nombre croissant en Grande-Bretagne ; phénomène mis en évidence dès 1988 (BERTHOLD & TERRILL, 1988).

Le nourrissage hivernal peut aussi être partiellement associé à l'expansion vers le nord des zones d'hivernage (BERTHOLD *et al.*, 1992 ; BEARHOP *et al.*, 2005 ; ROBB *et al.*, 2008b). Le cas de la Fauvette à tête noire est également emblématique de l'influence puissante et profonde du nourrissage hivernal sur l'évolution génétique des espèces. En effet, les populations allemandes migrent vers le sud à l'approche de l'hiver, mais une partie des individus allemands migre vers le NO et hiverne en Angleterre depuis les années 1960 où ils sont abondamment nourris dans les jardins. Au printemps, les Fauvettes hivernant en Angleterre reviennent 10 jours plus tôt sur leurs territoires de reproduction en Allemagne et forment des couples « nordistes » avant l'arrivée des « sudistes ». Deux populations allemandes différentes sont par conséquent en voie de séparation génétique (génotype) et leur apparence physique (phénotype) diverge déjà, les Fauvettes qui hivernent en Angleterre ayant un bec plus pointu, des ailes plus courtes et la couleur marron du bec et des plumes du dos étant plus prononcée (ROLSHAUSEN *et al.*, 2009 ; PLUMMER *et al.*, 2015). Quels avantages adaptatifs apportent ces



PHOTO 1 | Sittelle torchepot et Mésange charbonnière. Le silo à graines vertical permet d'éviter que les oiseaux ne souillent la nourriture de leurs fientes / Nuthatch *Sitta europaea* and Great Tit *Parus major*. The vertical seed silo prevents birds from soiling the food with their droppings (© Christophe Bouhon)

évolutions du bec et des ailes ? Le bec pointu des Fauvettes « anglaises » leur facilite le travail car elles picorent au sol de petits fragments de nourriture. Par contre, celles qui hivernent en zone méditerranéenne se nourrissent de fruits et notamment d'olives ; un bec plus gros leur est donc plus avantageux. De même les ailes plus courtes des Fauvettes « anglaises » sont plus pratiques pour manœuvrer au sol sous les buissons tandis que les ailes allongées des Fauvettes « sudistes » les avantagent dans leur long vol migratoire.

Sommes-nous en train de créer indirectement une nouvelle espèce de Fauvette ?

Une autre recherche confirme l'influence du nourrissage sur le phénotype et le génotype des Mésanges charbonnières anglaises et hollandaises. Le nourrissage favorise les becs les plus longs chez cette espèce et ce processus pourrait encore s'accroître avec le temps dans les zones où elles sont nourries (Bossé *et al.*, 2017).

Impact sur les abondances et les communautés d'espèces

Si le fait de fournir des mangeoires aux oiseaux influence leurs paramètres démographiques et au final, potentiellement, leurs effectifs, on peut s'attendre à une modification du rapport d'abondance entre espèces, puisque toutes ne fréquentent pas les mangeoires et ne profitent donc pas de cette ressource abondante.

Le nourrissage aux mangeoires impacte en effet la dynamique et la composition des communautés d'oiseaux, au moins dans les zones périurbaines où ces mangeoires sont monnaie courante. Dans une étude en zone urbaine et périurbaine en Angleterre, le nombre d'individus présents dans les jardins augmente ainsi que la richesse spécifique (FULLER *et al.*, 2008). Il s'agit toutefois des espèces présentes à proximité immédiate, la diversité spécifique régionale n'est donc pas impactée.

Plus récemment, une autre étude anglaise a montré que l'augmentation de la diversité avienne aux mangeoires est associée à l'accroissement de l'uniformité des communautés, car des espèces auparavant rarement observées dans les jardins ont de plus en plus exploité la variété croissante des aliments proposés au fil du temps. Les zones urbaines de Grande-Bretagne favorisent donc des populations croissantes d'espèces d'oiseaux

qui utilisent des mangeoires, tandis que les populations d'espèces qui n'utilisent pas de mangeoires restent inchangées (PLUMMER *et al.*, 2019).

La biodiversité à grande échelle géographique ne profite donc pas du nourrissage, car celui-ci ne permet d'améliorer les conditions de vie que d'une petite partie des espèces, la majorité des autres ne fréquentant en fin de compte pas ces mangeoires. Il est essentiel de maintenir et encourager les jardins diversifiés en habitats (buissons, haies, zones d'herbes hautes, tonte moins sévère) car c'est à ce niveau que le grand public dispose d'un réel moyen de favoriser la nature.

Impact du type de nourrissage

Il est essentiel aussi d'informer le public sur l'impact de certains types de nourrissage. En effet, une surabondance de nourriture accessible aux oiseaux de grand gabarit pourrait laisser craindre que certaines espèces au comportement dominant, notamment les corvidés et des espèces exotiques comme les perruches, n'augmentent leur avantage. Toutefois, une étude récente sur les oiseaux fréquentant les mangeoires en France est relativement rassurante par rapport à ce risque : si les perruches et les tourterelles turques dominant en effet certaines espèces d'oiseaux venant aux mangeoires, un effet négatif massif du nourrissage sur les espèces indigènes ne semble pas à craindre (DEGUINES *et al.*, 2020). Pour éviter de favoriser les grandes espèces anthropophiles, on peut par exemple vivement encourager le public à utiliser des mangeoires verticales uniquement accessibles aux petites espèces ou des mangeoires avec cage de protection. Décourager les apports en quantité de déchets alimentaires, comme le vieux pain, est un autre levier.

D'anciennes études ont analysé l'impact du nourrissage sur la productivité reproductrice des oiseaux. Une majorité d'études montrait qu'avec le nourrissage hivernal la densité de couples reproducteurs de certaines espèces s'accroissait (NEWTON, 1998), la ponte était plus précoce, la taille de la ponte, le taux d'éclosion et le taux de croissance des poussins augmentaient, en un mot la productivité de quelques espèces s'améliorait (GARNETT, 19881). Mais des données plus récentes (ISHIGAME *et al.*, 2006 ; PLUMMER *et al.*, 2013) remettent en cause ces observations. Si le nourrissage des Mésanges bleues et charbonnières est réalisé en début de printemps, avant la reproduction, et est constitué uniquement de pains d'arachides et de suif de bœuf, plus ou moins comparables aux boules de graisse disponibles dans le commerce, un effet de report négatif vers la période de reproduction est constaté, la date de ponte est avancée, l'incubation se raccourcit et la taille des nichées se réduit (PLUMMER *et al.*, 2013). La cause possible de cet impact négatif est qu'à la fin de l'hiver et au début du printemps les oiseaux ont surtout besoin de protéines et pas de graisse. Par conséquent, c'est la physiologie même et le métabolisme des oiseaux qui sont modifiés par un nourrissage inadéquat. Une bonne information du public préconisant de ne fournir de la graisse que lors des périodes les plus froides est donc utile pour éviter cet impact (précisons à cet égard qu'il n'y a pas d'AFSCA pour les oiseaux et que la qualité des graisses n'est pas contrôlée ; il vaut donc mieux recourir au « fait maison »).

Sélection naturelle biaisée ?

On pourrait se questionner sur l'impact de l'augmentation artificielle de la survie hivernale des plus faibles, qui entraînerait une plus grande densité de couples reproducteurs au printemps,

une augmentation de la compétition, une utilisation accrue des territoires marginaux et l'acquisition de territoires par des individus de première année ou de faible constitution chez qui le succès reproducteur est plus bas (BOTH, 1998 ; FARINE & SHELDON, 2015). Bien que l'impact global soit vraisemblablement négligeable, le nourrissage va permettre la survie des individus plus faibles, dont le patrimoine génétique est « moins performant ».

Une autre perturbation de la sélection naturelle induite par les apports supplémentaires de nourriture est suggérée par la littérature. En effet, il a été démontré que le nourrissage printanier augmentait d'un facteur cinq la prédation des corvidés sur les nids de passereaux proches des mangeoires (HANMER, 2016).

Les risques sanitaires

La transmission croissante de maladies infectieuses, via les mangeoires et les abreuvoirs, comme la trichomonose des Verdiers, la salmonellose des passereaux et la chlamydie aviaire constituent de nouveaux éléments préoccupants (GARDEN WILDLIFE HEALTH, 2020 ; LAWSON *et al.*, 2018). En Grande-Bretagne et aux Pays-Bas par exemple, l'évolution négative de la population de Verdier d'Europe *Chloris chloris* serait liée à ces épizooties (RIIKS, 2019 ; LAWSON, 2012). De plus, d'autres maladies émergentes sont en train d'apparaître dans nos jardins, comme la variole spécifique des Mésanges charbonnières (*poxvirus*) et les infections bactériennes à *Suttonella ornithocola* dont les Mésanges bleues *Cyanistes caeruleus* ont récemment souffert (AVES, 2020). Pour ce point également, il est essentiel que le public prenne conscience du fait qu'il est préférable de ne pas nourrir les oiseaux que de générer des situations qui favorisent la propagation des pathogènes. En particulier, il faut éviter

absolument de disposer la nourriture en « tapis » sur lequel les oiseaux peuvent se poser et laisser des fientes. La structure de type maisonnette dans le fond de laquelle on laisse un macérât de graines est à proscrire. Il faut, au contraire, fournir 'à flux tendu', de sorte que la nourriture offerte soit totalement consommée en un jour ou deux et, à nouveau, préférer les mangeoires verticales où les graines sont non seulement à l'abri des intempéries mais également des fientes. Enfin, on va encourager la dispersion spatiale des mangeoires afin que les oiseaux soient le moins possible en contact. Si on détecte un oiseau malade (comportement « léthargique », plumage ébouriffé ou en désordre par exemple) ou des oiseaux morts, il est impératif d'interrompre le nourrissage pendant deux ou trois semaines et de vider et désinfecter correctement le matériel.



PHOTO 2 | Tarin des aulnes à l'abreuvoir. Aucun additif ne doit être ajouté à l'eau et celle-ci doit être renouvelée souvent / Eurasian Siskin *Spinus spinus* at the watering hole. No additives should be added to the water and the water should be changed often (© Jules Fouarge)

Par ailleurs, des intoxications alimentaires mortelles dues au nourrissage surviennent dans certaines conditions, notamment lorsque de la graisse est proposée en dehors des grands froids. Soumises à l'humidité ou lorsqu'elles sont avariées, les arachides produisent des mycotoxines puissantes comme les aflatoxines (LAWSON *et al.*, 2018). Il est donc préférable de les éviter.

En définitive, nourrir les oiseaux de son jardin, est-ce utile ?

D'emblée, il faut souligner que les études réalisées jusqu'ici ne concernent pas les milieux urbains et périurbains, qui constituent pourtant les zones où le nourrissage est le plus intense. Ceci est lié à l'accès limité aux jardins privés et à la difficulté d'y mettre en œuvre un protocole de science citoyenne assez élaboré. Cette limitation importante est évoquée dans la plupart des études.

Compte tenu des conclusions actuelles, qui montrent une influence profonde et durable du nourrissage sur les oiseaux, que peut-on dire de l'utilité du nourrissage ?

Tout d'abord, si celui-ci peut avoir une influence significative sur les communautés aviennes, il ne faut pas compter sur cette activité pour espérer inverser les tendances d'espèces en déclin. Celles qui en profitent sont essentiellement des espèces qui se portent déjà bien pour d'autres raisons. Les oiseaux des jardins sont naturellement adaptés aux conditions hivernales et à une certaine rareté saisonnière des ressources alimentaires. Il est essentiel d'insister sur le fait que si on veut réellement aider la nature chez soi, c'est d'abord et surtout en favorisant la biodiversité de façon globale, avec un jardin le plus proche possible de l'état naturel, comprenant vieux arbres et des structures variées (buissons,



PHOTO 3 | Étourneau sansonnet sur une pomme. Pour limiter le contact entre individus, variez au maximum les sources de nourriture / European starling *Sturnus vulgaris* on an apple. To limit contact between individuals, space and vary food sources as much as possible (© Jules Fouarge)

haies, zones d'herbe hautes, mare...) où les oiseaux peuvent trouver les différents éléments nécessaires à leur cycle.

Au vu de ceci, peut-on nourrir les oiseaux, puisqu'on sait que l'activité nous est bénéfique et entraîne un intérêt plus général pour la protection de la nature ? La réponse est oui, très certainement, si certaines précautions sont appliquées car il est impératif de garder à l'esprit qu'il vaut mieux ne pas nourrir du tout que de le faire n'importe comment...

Synthèse des règles de nourrissage à respecter

Le nourrissage hivernal doit être composé quasi exclusivement de graines. Les graisses animales (lard, saindoux, suif, beurre) et végétales (margarine, cacahuètes) ne sont un appoint utile que s'il est limité aux périodes de froid prolongé, de gel intense ou de neige au sol persistante. Les graisses doivent être exclues du nourrissage

régulier. N'oublions pas que les oiseaux sont parfaitement adaptés à survivre en hiver en se nourrissant de graines et de fruits secs, celles-ci étant généralement oléagineuses (faïnes, lin, colza, tournesol, noix, noisettes...) et apportent ainsi la quantité de lipides nécessaire et suffisante.

Disperser les points de nourrissage et privilégier les distributeurs à graines, préférer les cœurs de tournesol (pelés) qui ne génèrent pas de tapis de déchets de graines au sol. Compléter éventuellement par des vieilles pommes ou poires, particulièrement appréciées des turdidés.

En cas de gel persistant, penser à donner de l'eau (une coupelle avec quelques centimètres suffit), évidemment sans aucun antigel ni sel. Cet apport peut être encouragé tout au long de l'année, en particulier en période de canicule. Remplacer l'eau tous les jours.

Le nourrissage printanier est peu recommandé sauf lors des vagues de froid en mars-avril où un apport en protéines sous forme de vers de farine (de préférence conditionnés sous forme séchée ou surgelée) peut être temporairement utile.

La propreté des mangeoires et des abreuvoirs doit être une préoccupation majeure ; le nettoyage régulier des mangeoires est essentiel. Elles peuvent être désinfectées (eau de javel à 10 % par exemple) deux ou trois par an. Si des oiseaux malades sont observés dans le jardin, l'arrêt immédiat du nourrissage, la désinfection des mangeoires et des abreuvoirs ainsi que l'élimination des déchets au sol sont impératifs.

Optons si possible pour les aliments bio qui ne détruisent pas la biodiversité sur leur lieu de production (un argument supplémentaire contre les arachides).

Le dernier et ultime conseil de bon sens, celui qui vous évitera d'avoir des migraines en pesant

le pour et le contre de la question complexe du nourrissage, est d'offrir aux oiseaux un jardin naturel qui contient toutes les baies, les graines et larves d'insectes nécessaires pour l'hiver et le printemps.

Si ces quelques règles et conseils simples sont appliqués, nous aussi, les êtres humains en mal de nature, pourront bénéficier du spectacle ravissant du ballet incessant des oiseaux dans nos jardins.

Quelques recommandations...

- Vous désirez avoir des conseils pratiques sur le nourrissage idéal ? www.natagora.be/faqs/comment-bien-nourrir-les-oiseaux
https://fileadmin.natagora.be/fileadmin/Nature_au_Jardin/fiches_pdf/fiche_NATAGORA_NAJ_nourrissage_oiseaux_BIL_080509.pdf
- N'oubliez pas de participer chaque année début février à la grande opération de dénombrement hivernal des oiseaux 'Devine qui vient manger au jardin ? www.oiseaux.natagora.be
- Vous désirez avoir un jardin sauvage qui offre des aliments naturels et des refuges à vos oiseaux ? Le Réseau Nature de Natagora : www.natagora.be/le-reseau-nature
- Guide du jardin naturel : www.natagora.be/espace-membre/publications/publications-nature/8
- Que faire si vous trouvez un oiseau atteint d'une maladie apparemment contagieuse alors que vous nourrissez les oiseaux dans votre jardin ? Exemple des mésanges bleues : <http://blog.aves.be/aves/2020/4/30/une-infection-bactérienne-trs-contagieuse-touche-les-msanges-bleues>

Alain Paquet

Références

- AMRHEIN, V. (2013): Wild bird feeding (probably) affects avian urban ecology, in Gil, D., & Brumm, H. 'Avian urban ecology' (2013), Oxford Press • BARNETT, C. A. & BRISKIE, J. V. (2007): Energetic state and the performance of dawn chorus in silvereyes. *Behavioral Ecology and Sociobiology*, 61 : 579-587 • BEARHOP, S., FIELDER, W., FURNESS, R. W., VOLTIER, S. C., WALDRON, S., NEWTON, J., BOWEN, G. J., BERTHOLD, P. & FARNWORTH, K. (2005): Assortative Mating as a Mechanism for Rapid Evolution of a Migratory Divide. *Science*, 310 : 502-504 • BERTHOLD, P. & TERRILL, S.B. (1988): Migratory behaviour and population growth of Blackcaps wintering in Britain and Ireland: some hypotheses. *Ring & Migr.* 9: 153-159 • BERTHOLD, P., HELBIG, A. J., MOHR, G., & QUERNER, U. (1992): Rapid microevolution of migratory behavior in a wild bird species. *Nature*, 360 : 668-670 • BOSSE, M., SPURGIN, L. G., LAINE, V. N., COLE, E. F., FIRTH, J. A., GIENAPP, P., GOSLER, A. G., McMAHON, K., POISSANT, J., VERHAGEN, I., GROENEN, M. A. M., VAN OERS, K., SHELDON, B. C., VISSER, M. E., SLATE, J. T. (2017): Recent natural selection causes adaptive evolution of an avian polygenic trait. *Science*, 358 : 365-368 • BOTH, C. (1998): Experimental evidence for density dependence of reproduction in great tits. – *J. Anim. Ecol.* 67 : 667-674 • BRITTINGHAM, M.C. & TEMPLE, S.A. (1988): Impacts of supplemental feeding on survival rates of black-capped chickadees. *Ecology*, 69 : 581-589 • CUTHILL, I. C. & MACDONALD, W. A. (1990): Experimental manipulation of the dawn and dusk chorus in the blackbird *Turdus merula*. *Behavioral Ecology and Sociobiology*, 26 : 209-216 • DAVIES, Z. G., FULLER, R.A., DALLIMER, M., LORAM, A. & GASTON, K.J. (2012): Household factors influencing participation in bird feeding activity: a national scale analysis. *PLOS ONE*, 7, e39692 • DEGUINES, N., LORRILLIERE, R., DOZIÈRES, A., BESSA-GOMES, C. & CHIRON, F. (2020): Any despot at my table? Competition among native and introduced bird species at garden bird-feeders in winter. *Science of The Total Environment*: 139263 • DHONT, A. A. AND EYCKERMAN, R. (1980): Competition between the great tit and the blue tit outside the breeding season in field experiments. *Ecology*, 61 : 1291-1296 • FARINE, D. R. AND SHELDON, B. C. (2015): Selection for territory acquisition is modulated by social network structure in a wild songbird. – *J. Evol. Biol.*, 28 : 547-556 • FULLER, R. A., WARREN, P. H., ARMSWORTH, P. R., BARBOSA, O. & GASTON, K. J. (2008): Garden bird feeding predicts the structure of avian assemblages. *Diversity and Distributions*, 14 : 131-137 • GARNETT, M. C. (1981): Body size, its heritability and influence on juvenile survival among great tits *Parus major*. *Ibis*, 123 : 31-41 • GRAVA, T., GRAVA, A. & OTTER, K. A. (2009): Supplemental feeding and dawn singing in black-capped chickadees. *Condor*, 111 : 560-567 • GRUBB, T.C. AND CIMPRICH, D.A. (1990): Supplementary food improves the nutritional condition of wintering woodlands birds: evidence from ptilochronology. *Ornis Scandinavica*, 21, 277-281 • HANMER, H. (2016): Provision of supplementary food for wild birds may increase the risk of local nest predation. *Ibis*, 159 : 158-167 • HARRISON, T. J., SMITH, J. A., MARTIN, G. R., CHAMBERLAIN, D. E., BEARHOP, S., ROBB, G. N. AND REYNOLDS, S. J. (2010): Does food supplementation really enhance productivity of breeding birds? *Oecologia*, 164 : 311-320 • HARRISON, X. A., BLOUNT, J. D., INGER, R., NORRIS, D. R. AND BEARHOP, S. (2011): Carry-over effects as drivers of fitness differences in animals. *J. Anim. Ecol.*, 80 : 4-18 • ISHIGAME, G. & BAXTER, G. S. & LISLE, A. T. (2006): Effects of artificial foods on the chemistry of the Australian magpie. *Austral Ecology*, 31 : 199-207 • KOIVULA, K., ORELL, M., RYTKÖNNEN, S. AND LAHTI, K. (1995): Fatness, sex and dominance; seasonal and daily body mass changes in willow tits. *J. Avian Biol.* 26 : 209-216 • LAWSON, B., ROBINSON, R.A., COLVILLE, K.M., PECK, K.M., CHANTREY, J., PENNYCOTT, T.W., SIMPSON, V.R., TOMS, M.P. & CUNNINGHAM, A.A. (2012): The emergence and spread of finch trichomonosis in the British Isles. *Philosophical Transactions of the Royal Society B: Biological Sciences*, 367: 2852-2863 • LAWSON, B. ET AL. (2018): Health hazards to wild birds and risk factors associated with anthropogenic food provisioning. *Philos. Trans. R.Soc. Lond. B Biol. Sci.*, 373, issue 20170091 • LE LOUARN M. (2018): Sélection de l'habitat d'une espèce exotique en milieu urbain : le cas de la perruche à collier *Psittacula krameri*. (<https://www.the-ses.fr/2017AIXM0425>) • LIKER, A., PAPP, Z., BOKONY, V. & LENDVAI, A.Z. (2008): Lean birds in the city: body size and condition of house sparrows along the urbanization gradient. *Journal of Animal Ecology*, 77 : 789-795 • MARTINSON, T. J. & FLASPOHLER, D. J. (2003): Winter bird feeding and localized predation on simulated bark-dwelling arthropods. *Wildlife Society Bulletin*, 31 : 510-516 • NEWTON, I. (1998): *Population Limitation in Birds*. Academic Press, London • NILSSON, J. A. AND SMITH, H. G. (1988): Effects of dispersal date on winter flock establishment and social dominance in Marsh tits *Parus palustris*. *J. Anim. Ecol.* 57 : 917-928 • ORO, D., GENOVART, M., TAVECCHIA, G., FOWLER, M. S., MARTÍNEZ-ABRAÍN, A. (2013): Ecological and evolutionary implications of food subsidies from humans. *Ecology Letters*, 16, issue 12 : 1501-1514 • ORROS, M. E. & FELLOWES, M. D. (2015a) Wild bird feeding in a large UK urban area: characteristics and estimates of energy input and individuals supported. *Acta Ornithol.*, 50 : 43-58 • ORROS, M. E. (2015b) Widespread supplementary feeding in domestic gardens explains the return of reintroduced Red Kites *Milvus milvus* to an urban area. *Ibis*, 157, issue 2 : 230-238 • PLUMMER,

- K. E., BEARHOP, S., LEECH, D. I., CHAMBERLAIN D. E. & BLOUNT, J. D.** (2013): Winter food provisioning reduces future breeding performance in a wild bird. *Scientific Reports*, 3, Article number: 2002 · **PLUMMER, K. E., SIRIWARDENA, G. M., CONWAY, G. J., RISELY, K. & TOMS, M. P.** (2015): Is supplementary feeding in gardens a driver of evolutionary change in a migratory bird species? *Global Change Biology*, 21, issue 12 : 4353-4363 · **PLUMMER, K. E., RISELY, K., TOMS, M. P. & SIRIWARDENA, G. M.** (2019): *Nature Communications*, 10, article number 2088 · **RIJKS, J., LAUMEN, A., SLATERUS, R., STAHL, J., GRÖNE, A. & KIK, M.** (2019): *Trichomonosis in Greenfinches (Chloris chloris) in the Netherlands 2009–2017: A Concealed Threat*. *Frontiers in Veterinary Science*, publié le 29/11/2019, consulté le 28/02/2020. <https://www.frontiersin.org/articles/10.3389/fvets.2019.00425/full> · **ROBB, G. N., McDONALD, R. A., CHAMBERLAIN, D. E., REYNOLDS, S. J., HARRISON, T. J. AND BEARHOP, S.** (2008a): Winter feeding of birds increases productivity in the subsequent breeding season. *Biol. Lett.*, 4 : 220-223 · **ROBB, G. N., McDONALD, R. A., CHAMBERLAIN, D. E., BEARHOP, S.** (2008b): Food for thought: supplementary feeding as a driver of ecological change in avian populations. *Frontiers in Ecology and in the Environment*, 6, issue 9 : 476-484 · **ROBB, G. N., McDONALD, R. A., INGER, R., REYNOLDS, S. J., NEWTON, J., MCGILL, R. A. R., CHAMBERLAIN, D. E., HARRISON, T. J. E. AND BEARHOP, S.** (2011): Using stable isotope analysis as a technique for determining consumption of supplementary foods by individual birds. *Condor*, 113 : 475-482 · **ROLSHAUSEN, G., SEGELBACHER, G., HOBSON, K. A., SCHAEFER, H. M.** (2009): Contemporary evolution of reproductive isolation and phenotypic divergence in sympatry along a migratory divide. *Current Biology*, 19, issue 24 : 2097-2101 · **SAGGESE, K., KORNER-NIEVERGELT, F., SLAGSVOLD, T., AMRHEIN, V.** (2010): Wild bird feeding delays start of dawn singing in the great tit. *Animal Behavior*, 81, issue 2 : 361-365 · **SANDELL, M. AND SMITH, E. G.** (1991): Dominance, prior occupancy, and winter residency in the great tit (*Parus major*). *Behavioral Ecology and Sociobiology*, 29 : 147-152

Une Mouette rieuse se pose sur le dos d'un Pigeon domestique

Le 4 janvier 2021 à 8h30, les Mouettes rieuses *Chroicocephalus ridibundus* ont quitté le dortoir de l'île Monsin (Liège) et commencent à occuper leurs lieux de nourrissage. Comme habituellement lors des matins d'hiver, une dizaine d'entre elles sont déjà posées, avec un nombre semblable de Pigeons domestiques *Columba livia domestica*, sur un câble électrique qui traverse l'esplanade Saint-Léonard dans le sens de la largeur. Ce matin, les mouettes sont l'une à côté de l'autre, excepté la dernière séparée du groupe par un pigeon.

Une mouette qui rejoint le groupe choisit de se poser précisément à l'emplacement du columbidé. Le pigeon ne bouge pas à son arrivée et se retrouve avec la mouette posée sur le dos. Il reste ainsi une

ou deux secondes avant de s'envoler, sans comportement agressif visible de la part d'aucun des deux oiseaux.

La tentative d'usurpation, généralement réussie, de la place d'un laridé par un autre de taille supérieure est fréquemment observée sur les lieux de nourrissage (obs. pers.). Généralement l'occupant initial s'envole dès que le plus fort se présente pour occuper la place. Plus rarement, lorsque les tailles des oiseaux sont plus proches, l'oiseau posé chasse du bec l'assaillant. Jamais je n'ai assisté à l'absence de réaction, menant à la situation cocasse observée avec le pigeon.

Louis Bronne